

Denis Vanier à l'hôtel brûlé

Hugues Corriveau

Numéro 101, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37740ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corriveau, H. (2001). Denis Vanier à l'hôtel brûlé. *Lettres québécoises*, (101), 7-7.

Pierre Morency : poète de la vie entière

QUAND VOUS LISEZ PIERRE MORENCY, les mots débordent de la page ; ils deviennent paroles de la *vie entière*. Vous ne connaissez le poète que de loin et vous reconnaissez tout de suite un frère dans l'intimité de son regard ou dans les envolées de ce payeur de langage qui file devant vous sur les bords du grand Fleuve imaginaire. Avec le poète, « vous tracez la douleur secrète du monde en utilisant ce qui se dérobe derrière les regards, les paroles qui débordent sous les portes des chambres ».



Pierre Morency

Il était né bombe ; il a décidé de se donner un avenir dans « la chambre du faiseur », de « faire naître » sur la page et noir sur blanc des mots contre la mort, des paroles pour l'amour, « de rendre l'infini d'une vie qui dans un instant se fond dans l'immensité d'une autre vie ». Ainsi, c'est à chacun de nous que le poème de Pierre Morency redonne la *vie entière*.

Le prix Athanase-David, la plus haute distinction littéraire du Québec, que vient de recevoir Pierre Morency, récompense l'œuvre d'un poète qui, depuis plus de trente ans, rayonne dans ses livres, mais aussi à la radio, au théâtre et sur les scènes du Québec et de la francophonie où il aime dire ses poèmes et les donner comme un chant du monde. Cette œuvre poétique a d'abord traversé la nuit, « mère de toutes les lumières », depuis les *Poèmes de la froide merveille de vivre* (1967) jusqu'à ce *Torrentiel* de la seconde naissance (1978). Les six premiers livres de l'œuvre seront réunis dans la collection « Rétrospectives » de l'Hexagone sous le titre : *Quand nous serons*. Puis, muni de ses *Effets personnels* (1986), le poète, dans un deuxième temps, identifiera les lumières des *Paroles qui marchent dans la nuit* (Boréal, 1994).

Parallèlement à son œuvre poétique, Morency a écrit des récits en prose qui, sous le titre générique d'*Histoires naturelles du Nouveau Monde*, réunissent *L'Œil américain* (1989), *Lumière des oiseaux* (1992) et *La vie entière* (1996). Par cette œuvre lumineuse, qui s'attache à raconter la vie immédiate — de la faune, de la flore mais aussi de l'homme — et les rapports à l'élémental — la terre, l'air et l'eau —, Pierre Morency a conquis un vaste public lecteur et construit une œuvre unique dans la littérature québécoise et dans l'Amérique française. Ce sont là des récits où la plus humble présence de vie transfigure notre destin de chaque jour, où se découvre dans l'art de vivre un art poétique.

Dans ses premiers recueils, la voix de Morency est nourrie par l'héritage des mots familiers (« je fouille dans les trous que vous faites en parlant »), par l'écho des voix de Grandbois et de Miron, par les leçons du surréalisme, mais aussi par un emportement lyrique, par un enthousiasme du langage qui cherche à incarner le monde et son propre corps dans le poème. Le poète assume le parti pris de la vie sensuelle, pulsionnelle, qui s'agrandit et trouve sa durée dans un langage fusionnel. C'est ainsi que l'auteur de *Lieu de naissance* et de *Torrentiel* se fait le chantre des saisons de l'amour et de ce qui tombe dans la mort, « qui fait aussi partie de la vie ».

Avec *Les paroles qui marchent dans la nuit*, le poète renouvelle ses bonheurs d'expression. Il nous offre dans ce livre, en plus des poèmes, les réflexions de son voisin et de son double, nommé Trom, un sage que n'habite pas la mort, comme le dit son nom, un sage qui médite sur la vie et sur la poésie qui habite toute son existence. Être présent au monde et l'habiter, inventer le simple bonheur de chaque jour, c'est écrire une « poésie toute vouée à débusquer dans les signes et les êtres qui habitent le monde l'instant d'illumination, la vérité qui pour ainsi dire aide à vivre », a bien noté le critique Gilles Toupin.

Pour le poète, sa « vraie maison » réside dans le langage, cette « merveille des merveilles ». Et Pierre Morency, fils d'un creuseur de puits qui était aussi un homme de paroles, est un de ces « poètes de nappes phréatiques » qui sait tirer les mots de la vie immédiate — fleuve et feu, soif et lumière, amour et jardin, carouge et buse, naissance et solitude —, ces mots qui habitent « le corps de la nuit » et la poésie qui se lève, ces mots de la *vie entière*

Jean Royer

Denis Vanier à l'hôtel brûlé

Il fallut remplir l'absence / d'autres signes / parfums et tatouages

L'hôtel brûlé, Denis Vanier

ON NE DIRA JAMAIS ASSEZ L'IMPORTANCE DE L'ŒUVRE DE VANIER. François Charron, dans un film consacré à la poésie québécoise, n'a pas craint de le voir comme l'un des plus grands poètes du XX^e siècle au Québec. Comment ne pas lui donner raison ? Dans cette absence immédiate, que cette mort impose, viennent à l'esprit la provocation et le don absolu de soi dans l'excès et la tourmente, viennent au cœur les grands moments de révolte et de dissidence, mais aussi le corps donné comme lieu d'inscription des images et des formes, d'une certaine laideur assumée à travers le spectaculaire du corps boursoufflé, à cause de ce corps-à-corps avec les drogues et l'alcool... Des moments de danger aussi à chaque livre ouvert sur la parole crue, la rupture des bienséances, les attaques à l'emporte-pièce contre les autorités.

La seule force qu'il ne reconnaîtra jamais sera celle de la parole donnée comme un couteau ; sanguinaire et scalpel : parole de l'affranchissement. Ainsi, pendant des années, je dirai son « [...] âme en moi / tel un dragon [...] » (*Tu me trompes avec un oiseau*), je dirai les cataractes, ce déferlement des images compactes et défonçantes, je dirai l'admiration qu'il a su imposer, qui a su s'imposer auprès de jeunes poètes qui tenteront de l'imiter, d'imiter l'inimitable vérité de ce cratère de feu qui en lui nourrissait les livres. Depuis *Lesbiennes d'acid*, cet « acide » dont il dira sans cesse le bien qui sourd dans sa peau jusqu'à la parole. Dire aussi, en écrivant sur Vanier, que je ne le pense jamais sans sa complice-muse, Josée Yvon, dont on ne saurait minimiser l'importance dans l'œuvre, dans la continuité de l'œuvre, jusqu'à se demander justement ce que l'œuvre de Vanier doit intrinsèquement à l'œuvre de Yvon. Car je ne crains pas de dire que Josée Yvon a sans doute propulsé cette œuvre de Vanier bien au delà de ce que la promesse des premiers livres annonçait. Que serait-il devenu sans elle ? se demande-t-on parfois, tellement le flot de violence chez Yvon, son monde effondré et remarquable, a pu s'immiscer chez Vanier, inoculer, pourrait-on dire, son énergie dans son goût de continuer, d'aller plus loin. Quoi qu'il en soit, Vanier, derrière ses dernières misères du corps, est tombé, ange déchu et plein de cicatrices, l'âme à peine remise des quelques derniers livres dans lesquels pointaient enfin une certaine douceur, une certaine faiblesse qui ont accentué l'urgence de cette parole qui sur le monde s'abattait. Que Vanier ne soit plus dans le paysage annuel des arrivages me semble déjà impensable, me trouble, comme si on avait encore besoin de cet autre livre qui aurait pu encore une fois provoquer quelque catharsis secrète dans le chant de la poésie. Sa poésie toute entière appelée pour les lendemains qui ne chantent jamais, sa poésie « avec le compas des chemins de danse / elle tatoue des traces de chanvre / au cou des pendus / serre des lilas et brasse le thé blanc / avec son vieux retriever / ne s'offre que du sain / en mémoire du culte / épars sous les mots » (*Rejet de prince*). Que Vanier ait été le poète de la colère, de l'affrontement, du rejet (justement), cela l'aura hanté jusqu'au *Fond du désir*. Vanier fut un grand souffrant, un être de démesure, et a donné aux lettres québécoises sa part noire, son fracas et ses tourments. Voici que l'œuvre reste et témoignera. Elle est de celles qui appelleront des commentaires, mais surtout qu'on retrouvera, sous-jacente et sous influence, dans l'œuvre à venir de ceux et celles qui s'en inspireront. Par-delà le coup de cœur que j'ai toujours eu pour ce poète immense, reste que cet en-deçà au noir étrange des mots inscrit en nous son effluve, ses alluvions de sang et de fiel, comme si, immortelles, ses baudelairiennes images d'outre-mort continuaient leur fousissement sourd sous la conscience. La poésie de Vanier travaille non pas *l'en-dessous l'admirable*, mais *l'en-dessous l'invivable* afin d'accentuer le reflux mortel des images. Mort, peut-être faut-il l'admettre, mais comment ne pas répéter avec lui : « On guérit seul / on guérit pauvre de sa naissance / mais surtout seul » (*Hôtel Putama*) ! Est-ce la mort que cette guérison cache ? Est-ce elle qui enfin réconcilie ?

Hugues Corriveau



Denis Vanier